

Structures agraires koukouya (Congo-Brazzaville)

Au sein des plateaux batéké, vastes étendues de grès perméables couvrant près de 13 000 km² au nord de Brazzaville, le plateau Koukouya apparaît comme un petit monde à part. Sa superficie est très réduite (400 km²) mais son fort peuplement (14 000 habitants), au milieu d'une région quasi déserte, a toujours intrigué les observateurs. Les densités de population varient de 15 à plus de 60 hab./km². Établies sur des sols reconnus généralement comme médiocres, elles supposent l'élaboration de techniques agricoles assez raffinées.

Les principales données physiques nécessaires à l'intelligence de notre propos concernent le climat et les sols. Le climat est de type sub-équatorial guinéen, caractérisé par une température constante et une forte humidité. Les pluies sont abondantes (2 200 mm) et règlent le cours des saisons : courte saison sèche de juin à septembre, et longue période pluvieuse marquée par un léger ralentissement des pluies, dit petite saison sèche, en janvier-février. Cette dernière est mise à profit pour une récolte intermédiaire entre les deux périodes pluvieuses où ont lieu les semis — d'où deux cycles de culture, l'un (1^{er} cycle) s'étalant d'octobre à janvier, et l'autre (2^e cycle) de janvier à mai.

Les sols, compte tenu de l'homogénéité du matériau originel, sablo-argileux, se différencient par leur passé cultural et la végétation qu'ils portent. Sous savane (plus des 4/5^e du territoire étudié), leur fertilité dépend de l'intensité de leur utilisation, des jachères les plus anciennes (*mabula*) aux cycles de culture répétés (*sisieme*). Les plus riches correspondent à l'emplacement d'anciens sites d'habitat abandonnés, ou bénéficient à proximité des forêts d'apports humiques importants. Les bosquets, nombreux, dérivent souvent d'anciens sites d'habitat, et la valeur de leurs sols varie en raison inverse de leur ancienneté.

*

Le système agraire comporte deux aspects fondamentaux, les champs des hommes en forêt et ceux des femmes en savane. Sur la

carte (Fig. 58), ils sont nettement différents. Les premiers, vastes et irréguliers, sont d'introduction récente et portent uniquement des cultures de rapport. Le choix des forêts s'explique par une meilleure qualité des sols et par le fait qu'elles étaient très peu utilisées autrefois et se trouvaient donc disponibles. En contrepoint, les champs des femmes en savane représentent l'élément permanent du paysage agraire traditionnel. Ils tranchent par leur allure ordonnée et fournissent l'essentiel de la production ; c'est à leur propos qu'ont été inventés des procédés techniques permettant d'assurer une nourriture suffisante à une population nombreuse¹.

C'est d'ailleurs en pensant à ces champs de femmes que nous avons employé dans le titre de notre article le mot « structure », notion qui apparaît en effet à tous les niveaux de l'organisation et lui donne de façon si accusée son caractère élaboré. Dans cette optique, l'institution principale est celle des types de champs, combinant différents éléments : choix d'un sol, d'un lot de plantes ; succession de cultures ; temps de mise en culture ; temps de jachère pré- et post-cultureux définis ; choix de l'emplacement dans l'espace et dans le temps ; forme et taille des parcelles adaptées. Notons que certains éléments de ces « agrégats » structureaux sont déjà par eux-mêmes des constructions complexes.

Chacun des types de champs joue un rôle particulier dans le système agraire, et tous portent un nom qui peut être en même temps celui de la technique de culture qui les caractérise.

1) Les champs *bibuomo* associent à des sols fertiles (savanes « anthropiques » développées sur anciens sites d'habitat, et lisières des forêts) la culture de l'arachide, de légumes, du maïs et du manioc, et une succession de cultures où vient en premier lieu l'arachide, suivie (une fois sur trois seulement) de maïs et de manioc. Les façons culturales comprennent la culture de l'arachide à plat ou sur des buttes carrées de deux à trois mètres de côté appelées *bibuomo*, celle des légumes sur quelques buttes écobuées (*mabvuma*) établies au centre des parcelles à partir des herbes sarclées avant le labour, et celle du maïs et du manioc sur des billons courts mais assez élevés (*mikala*). Les temps de culture sont brefs, réduits à quatre mois dans le cas où l'arachide est seule cultivée, et, dans le cas contraire, à trois ans environ ; les temps de jachère sont aussi très courts (2 à 3 ans). Ces champs, les premiers que l'on entreprend après la saison sèche, jouent un rôle vivrier important et fournissent rapidement une abondante récolte d'arachides. Ils doivent être d'accès commode, jamais très éloignés des hameaux.

1. La distinction faite ici entre champs des hommes et champs des femmes ne doit pas masquer une répartition par sexe des travaux agricoles de type bantou, où l'intervention des hommes se limite pratiquement aux défrichements forestiers. Tout le reste, tout ce qui requiert le maniement de la houe (labours, semis, sarclages et récoltes) est à la charge des femmes. Il en résulte que celles-ci sont seules détentrices des connaissances et seules responsables de leur élaboration.

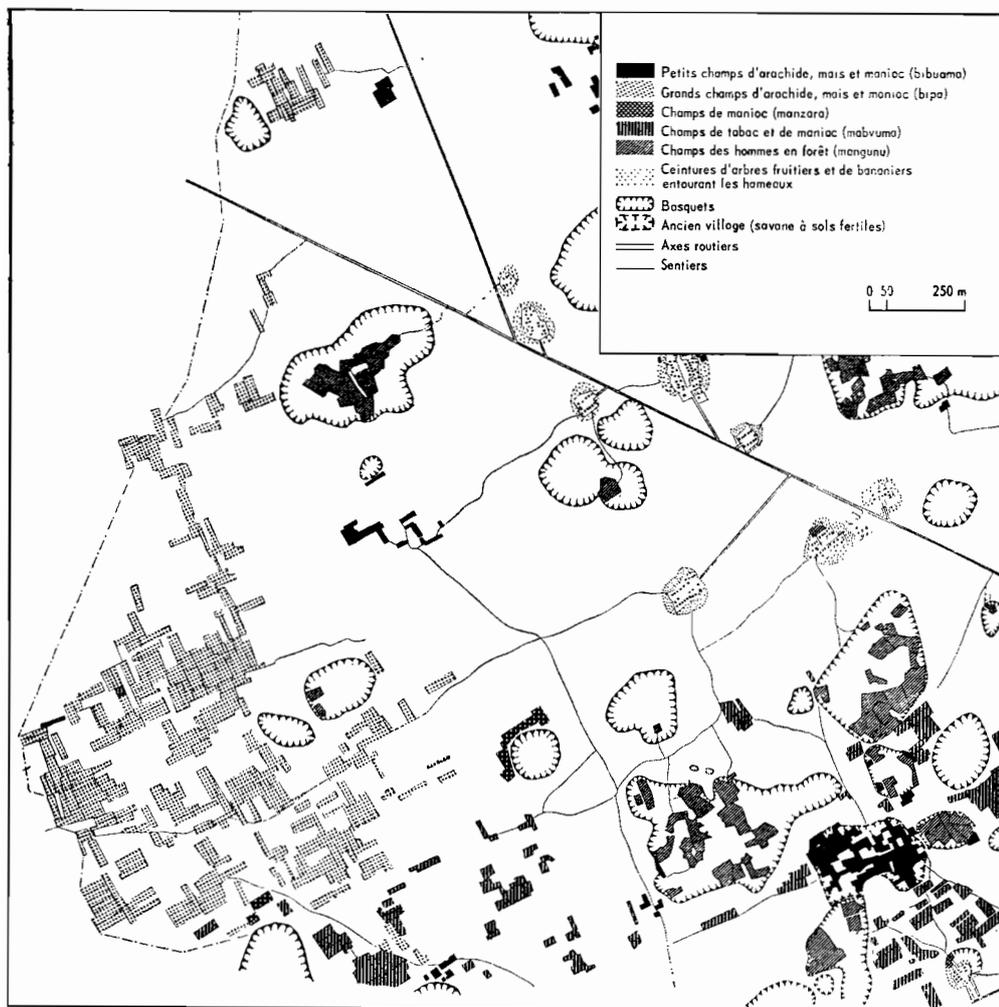


FIG. 58. — Répartition des types de champs sur une partie du terroir.

Ils font rarement l'objet d'un travail collectif, et les parcelles sont petites et de dessin assez irrégulier.

2) Les *bipa* assurent l'essentiel de l'alimentation et une bonne part des cultures de rapport. Ce sont de grands champs allongés de forme parfaitement nette, donnant lieu à des travaux collectifs exécutés par des groupes de travail de cinq à dix personnes, et réunis en unités importantes rassemblant de dix à trente parcelles. La date de la mise en culture, le choix des plantes cultivées, la taille des parcelles et la position dans l'espace amènent à distinguer deux sous-types.

a) Les champs les plus proches des hameaux sont mis en culture en octobre-novembre, au début de la saison des pluies, avec mise en

place de la variété d'arachide dite *akuia* et de légumes sur buttes écobuées. Après la récolte (janvier-février) survient en avril-mai un ensemble où sont associés maïs, haricots, pommes de terre et manioc sur billons *mikala*, tandis que les fanes d'arachide sont utilisées sous forme d'engrais vert pour constituer des buttes rondes nommées *bibuma*. Les temps de culture sont d'environ trois ans, avec des jachères intercalaires de trois à cinq ans. Les sols sont très sollicités mais leur fertilité est suffisante pour supporter une culture d'arachide de premier cycle¹.

b) Le deuxième sous-type est d'aspect rigoureusement identique, mis à part l'éloignement et la taille plus grande des parcelles. On y cultive en janvier-février l'arachide dite *libomo* et, en octobre, du maïs et du manioc auxquels on associe cette fois, non pas les haricots ou les pommes de terre, mais une cucurbitacée appelée *nta* qui joue un grand rôle dans l'alimentation par la valeur nutritive de ses graines. Les jachères sont plus longues (4 à 6 ans et parfois même davantage).

3) Les *manzara* ont pour but l'exploitation d'une technique de fertilisation, celle de l'enfouissement en vert de la savane : défrichée en janvier, les herbes y sont enterrées sous de longs et imposants billons (*mikala mila*) où l'on plante des courges *nta* et du manioc. Il n'y a pas de succession et les temps de culture sont brefs (2 ans). Par contre, la jachère antérieure doit être longue (8 à 10 ans).

4) Enfin, les *mabvuma* représentent une autre forme d'utilisation, en saison sèche cette fois, des herbes de la savane : celles-ci sont coupées au ras des chaumes, mises en tas sous une mince couche de terre, et brûlées pour donner les mêmes buttes rondes dont nous avons parlé à propos des champs *bibuomo* et *bipa*. En octobre-novembre, on y plante une très grande variété d'associations de cultures, où reviennent le plus fréquemment tabac local ou *java* destiné à l'exportation, courges du genre *Lagenaria* à fort développement, Calebasses et pommes de terre. En février, les espaces inutilisés entre les buttes sont labourés à leur tour pour l'édification de billons courts (*mikala*), les buttes sont recouvertes d'une nouvelle couche de terre, et l'on constitue ainsi un champ analogue aux *manzara*, avec mise en place des courges *nta* et des boutures de manioc. Ce mode de défrichement exige une grande quantité de chaumes, d'où la nécessité de jachères longues auparavant.

Les types de champs peuvent se succéder les uns aux autres. Ainsi les *bipa*, où l'arachide est cultivée en premier cycle, alternent de temps en temps avec les *manzara*. Ceux-ci sont installés sur vieille jachère et suivis d'un court temps de repos (3 à 5 ans), après quoi les *bipa* sont répétés plusieurs fois. De même, les buttes écobuées précèdent les champs d'arachide de deuxième cycle, qui sont repris une ou deux fois.

La répartition dans le temps de ces divers cadres de production

1. Les expériences menées à la station agronomique de Loudima ont montré qu'à fertilité égale les cultures de premier cycle sont toujours plus productives que celles de deuxième cycle. Il en résulte que ces dernières exigent des sols mieux reposés, ayant bénéficié d'une jachère suffisamment longue.

a pour résultat un remarquable étalement des principales récoltes. Savorgnan de Brazza en avait fait déjà la remarque lors de son passage en 1882 : « Décidément dans ce pays il n'y a pas de saison pour le maïs, car toutes les fois que je suis passé j'en ai trouvé de récolté, de sur-pied et de nouvellement semé » (Brunschwig 1966, p. 163). L'énumération des récoltes des quatre plantes vivrières principales est particulièrement éloquente. On n'en compte pas moins de 16 dans l'année, dont 3 de maïs, 4 d'arachide et de courges, 5 de manioc, et seul le mois de décembre n'en connaît pas. Une nourriture abondante et variée est ainsi assurée sans problème critique de soudure, et il est inutile de faire des stocks importants, quelques Calebasses et paniers suffisent.

De plus, la complémentarité des types de champs joue pour assurer, quoi qu'il arrive, la continuité de la production et parer aux aléas climatiques. La saison sèche, notamment, est assez irrégulière et sa durée peut varier de trois à cinq mois. Si elle est longue et absolue, les femmes ont le temps de construire une grande quantité de buttes écobuées ; d'autre part, le temps dévolu aux principaux semis de premier cycle est très réduit et on utilise ces champs déjà défrichés pour une culture rapide de manioc en janvier-février. Mais si la saison sèche est courte et pluvieuse, les buttes écobuées sont ramenées à très peu de chose, et les semis sont aussi plus précoces. On dispose ainsi d'un important délai en décembre-janvier, mis à profit pour le défrichage et l'enfouissement en vert de la savane. Ces *manzara*, à la différence des autres types de champs, sont immédiatement plantés en manioc, dont la culture est faite vers la même date que précédemment (Fig. 59). Cette complémentarité est nettement exprimée par les villageois quand ils disent que l'on fait des *manzara* « lorsqu'on manque de manioc ».

L'examen détaillé des techniques de culture souligne l'aspect élaboré de cette agriculture. Certes, on ignore les avantages de techniques de fertilisation couramment employées ailleurs, comme le recours à l'engrais animal, et cela constitue un des obstacles majeurs à une progression quantitative des récoltes. L'emploi systématique de la jachère naturelle se révèle donc être une faiblesse vis-à-vis des besoins nouveaux, mais il n'en reste pas moins que, dans les limites de la culture itinérante, les femmes koukouya ont réussi à tirer le meilleur parti du milieu, et la qualité de leurs méthodes a été souvent confirmée par les spécialistes.

Ainsi, dans leur étude sur la reconstitution de la fertilité initiale par les jachères, Morel et Quantin recommandent des durées voisines de celles que l'on pratique ici : deux à quatre ans sur sols peu dégradés par la culture, six à huit ans sur sols très dégradés. C'est à peu de chose près ce que nous avons constaté avant les champs *bipa*, *manzara* et *mabvuma*¹. Les mêmes auteurs indiquent que c'est à partir du moment

1. Avec cependant un léger décalage dû au fait que les sols qui ont servi de champ d'expérience à Morel et Quantin sont nettement plus fertiles que ceux du plateau Koukouya et peuvent se contenter de jachères plus courtes.

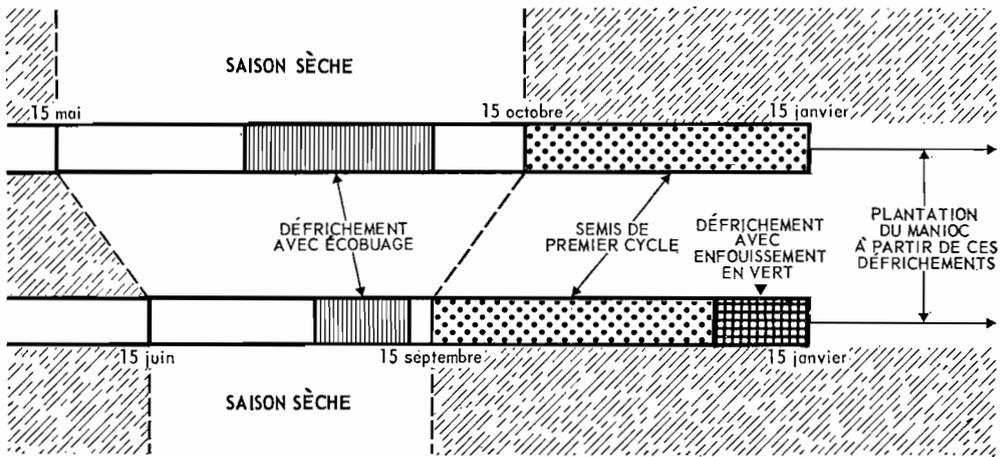


FIG. 59. — Complémentarité des modes de défrichement.

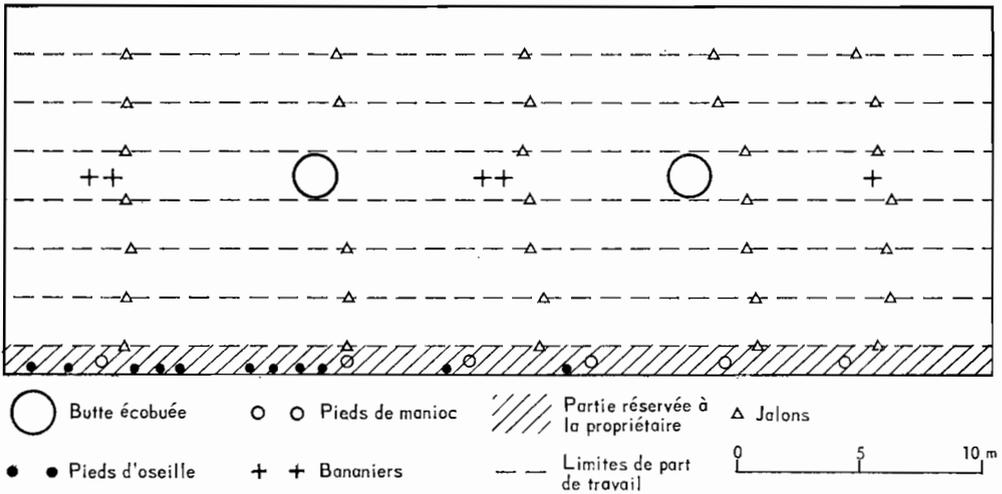


FIG. 60. — Répartition du travail sur une parcelle d'arachide.

où la couverture végétale est à nouveau composée de grandes graminées que l'on peut procéder au défrichement ; on ne peut qu'admirer la justesse du terme (*mabula* « les grandes herbes ») employé pour la désigner à ce stade. Sur les sols les plus fertiles (savanes à l'emplacement d'anciens sites d'habitat), mais où le stock initial d'engrais, du fait de son origine, n'est pas entièrement renouvelable par la jachère, on observe les durées d'occupation les plus brèves, les champs d'arachide *bibuomo* n'étant suivis qu'une fois sur trois de maïs et de manioc.

Sur un autre plan, le temps passé à chaque opération culturale et la somme de travail investie à l'unité de surface sont aussi la marque

d'une agriculture évoluée. Au cours du défrichement des *bipa*, par exemple, le sol fait l'objet de deux passages successifs de la houe, si bien qu'après le labour, les parcelles offrent un tapis de terre bien uni, tandis que le fossé qui les entoure assure un excellent drainage. La technique de récolte des arachides, qui consiste à déterrer les plantes une à une à la houe, impose un retournement du sol sur une grande profondeur ; elle a un effet nettoyant certain, et protège ainsi le futur champ de maïs et de manioc¹ — le plus bel exemple du soin apporté au travail de la terre : les billons sont construits d'une façon ordonnée, on leur donne un gabarit identique et ils sont alignés dans le champ d'une façon rigoureuse. Sur chacun d'eux on installe un nombre de plantes déterminé à l'avance et invariable. On pouvait trouver, par exemple, d'un bout à l'autre des champs du mois de mai, une association comportant deux pieds de manioc, quatre de maïs et deux de haricots.

En elle-même la succession de cultures arachide, maïs et manioc, est une parfaite réussite technique. Au Kwango (Congo-Kinshasa), sur des sols identiques, c'est exactement celle-là que les recherches de l'I.N.A.C. ont abouti à recommander (Nicolai 1963, p. 42). La construction des buttes écobuées représente également un beau bagage d'expérience. Ces *mabvuma* demeurent jusqu'à présent un des seuls moyens d'obtenir des rendements convenables en courges à fort développement, en Calebasses, indispensables aux tâches domestiques, en pommes de terre et en tabac. Les *mabvuma* permettent donc — ainsi que les *manzara*, grâce à la technique de l'enfouissement en vert — de mettre immédiatement en œuvre le capital emmagasiné dans les chaumes de la savane.

Par ailleurs, les formes géométriques et l'orientation générale systématique des parcelles sont les meilleurs témoins de l'ordonnancement systématique qui sous-tend le système agraire. C'est particulièrement net dans le cas des *bipa*, exemple-type du lien entre contingences du milieu et impératifs sociaux pour engendrer des formes caractéristiques. Ils se présentent en effet sous l'aspect de lanières allongées dont l'allure ordonnée est le reflet des conditions de leur élaboration. Ils sont défrichés par des groupes de travail au sein desquels la part de chaque femme est soigneusement délimitée. Pour ce faire, le champ est mesuré à l'aide de bâtons coupés à la taille voulue, et divisé en couloirs de largeur identique marqués par des jalons. Dès que l'une des participantes a terminé sa tâche, elle peut vaquer à d'autres occupations. La propriétaire se voit attribuer une part moins importante car il lui incombe de faire les buttes écobuées et de préparer les emplacements où elle mettra ses bananiers. On sème les arachides suivant le même procédé et la part de la propriétaire ne se trouve pas alors, comme précédemment, au centre de la parcelle mais sur l'un des côtés, où elle mettra à sa

1. Elle fait d'ailleurs irrésistiblement penser à celle que l'on utilisait autrefois en Europe pour la récolte des pommes de terre. Cette pratique opérait un nettoyage radical du sol et c'est en partie pour cette raison que les paysans européens ont été si longs à l'abandonner malgré l'importante dépense d'énergie qu'elle nécessitait.

guise quelques pieds d'oseille ou de manioc (cf. Fig. 60). La largeur du champ est donc étroitement déterminée par le nombre de participantes et la taille des couloirs attribués à chacune. Du fait de la faiblesse des effectifs engagés, le champ n'est jamais très étendu, ce qui contribue à multiplier les fossés entre parcelles et à faciliter par conséquent le drainage des eaux de pluie. De même, la régularité du tracé est imposée par la nécessité d'équilibrer les quantités de travail individuel (nécessité d'autant plus impérieuse que la participation à ces groupes est considérée comme une dette que l'on contracte ou que l'on rembourse).

Cette géométrie stricte est grandement facilitée par l'orientation imposée par la coutume. Très contraignante (cf. Fig. 58, p. 314), celle-là comporte deux directions privilégiées se recoupant à angle droit, grossièrement nord-nord-ouest—sud-sud-est, et est-nord-est—ouest-sud-ouest. Il n'y a aucune variation d'un bout à l'autre du territoire cartographié, et la permanence de cette volonté d'organisation de l'espace est attestée par les champs *bibuomo* installés à l'emplacement d'anciens sites d'habitat qui, malgré une longue interruption des cultures pendant le temps où les hameaux ont occupé le terrain, sont à nouveau nettement orientés. Nous n'avons rien pu savoir des raisons profondes de ce comportement, on nous a simplement dit que c'était la « volonté des ancêtres », et d'un usage très ancien. Peut-être faut-il en chercher l'origine dans des interdits religieux ; il est en tout cas évident que se trouve ainsi répété — à un plus haut niveau et harmonieusement complété — l'ordre rigoureux qui préside au dessin des champs et, à l'intérieur de ceux-ci, à la répartition des buttes ou des billons. Cette géométrie facilite enfin le repérage des parcelles les unes par rapport aux autres : les fossés qui les bordent se poursuivent sur de longues distances et se recoupent à angle droit, et les droits d'usage détenus par les femmes sont, par conséquent, bien inscrits sur le sol¹.

La répartition des champs d'une même exploitation entre un certain nombre de types prescrits par la coutume a pour conséquence une dispersion des efforts en divers points du territoire. Il en résulte globalement une organisation de l'espace semblable à celle des terroirs différenciés d'Europe, où les forêts, les pâturages, les vignes et les terres labourables obéissent à des regroupements imposés par la topographie et les sols. Ici, ce sont la fonction et les exigences des types de champs qui vont jouer ce rôle, combinées à une servitude rencontrée ailleurs dans des civilisations agraires semblables, servitude née de la présence d'un bétail errant (ovins et porcins) dont les dévastations interdisent les cultures les plus exposées à proximité des hameaux (Béguin 1960).

Finalement, on assiste à une division de l'espace en trois zones vaguement concentriques. Les petits champs d'arachide (*bibuomo*)

1. Théoriquement l'individu qui a défriché une parcelle la cultive ensuite jusqu'à sa mort, son départ ou la cession volontaire à une autre personne. Cependant il n'y a pas héritage de ces droits d'usage car les règles du mariage, virilocal, impliquent un va-et-vient continu des femmes, et excluent ainsi la perpétuation de cette emprise sur le sol.

sont étroitement localisés sur les anciens sites habités, et leur rôle vivrier les oblige à se rapprocher des hameaux. Ils occupent la première zone avec quelques petits *mabvuma*, bien souvent situés très près des habitations, la valeur des sols, peu sollicités et fertilisés par les divagations des animaux, balançant le danger représenté par le bétail errant. Les *bipa* sont par contre sensibles à la présence des chèvres — très friandes d'arachides et surtout de maïs — si bien qu'aucun n'apparaît à moins de 1 000 m des habitations. Ceux qui sont mis en culture en novembre-décembre (arachides de premier cycle) occupent les terrains les plus utilisés, entre 1 200 et 2 000 m. Au-delà règnent les grands champs *bipa* (arachides de deuxième cycle) et la plus grande partie des buttes écobuées (*mabvuma*) en grands blocs distincts perdus au milieu des jachères. L'étude de la taille des parcelles par zones montre une nette progression de la première à la troisième ; tout se passe comme si les surfaces augmentaient avec l'éloignement, en même temps que les techniques deviennent plus extensives. Ce trait est ainsi expliqué par H. Béguin (1960, p. 119), au Congo-Kinshasa : « Lorsque le cultivateur prend la peine d'aller chercher au loin un bon emplacement il l'exploitera sur une grande superficie » ; ces champs sont susceptibles d'un meilleur rendement et d'un travail identique, les femmes retirent des récoltes plus abondantes qui compensent le handicap de l'éloignement.

En résumé, cette organisation obéit à deux impératifs : près des habitations la servitude imposée par le bétail neutralise une grande surface tandis qu'au-delà la distance et les nécessités agronomiques entrent en contradiction. La solution adoptée ici consiste à réserver la partie du domaine la plus accessible aux cultures les moins exigeantes, qui permettent de revenir plus souvent au même endroit, et à reléguer les autres à la périphérie du territoire. On a ainsi deux sortes de « rotations » des cultures, axées autour des deux sous-types de champs *bipa*, ces derniers constituant une véritable charnière du système, en association avec deux modes de défrichement particuliers, en deuxième zone l'enfouissement en vert (*manzara*) et dans la troisième, l'incinération des chaumes (*mabvuma*). Elles évoluent en circuit totalement fermé. Mais les hameaux, et surtout la ceinture d'arbres fruitiers qui les entoure, reçoivent d'elles, par l'intermédiaire des déjections et des déchets de cuisine, d'importants apports. Ceux-ci sont récupérés après l'abandon des sites par les champs *bibuomo*, équivalant en quelque sorte, sur le plan des techniques, à l'auréole de champs fumés entourant certains villages d'Afrique de l'Ouest (avec cette différence que la fumure n'est pas ici un élément consciemment mis en œuvre sur des champs actuels).

Nous mettrons entre guillemets le terme « rotation » car il ne s'agit pas de quelque chose de vraiment conscient. La répartition des champs ne se fait certes pas au hasard — nous estimons l'avoir suffisamment montré — mais, P. de Schlippe le souligne à propos des Nyangwara, « suivant la mosaïque des types de sols et les exigences des types de

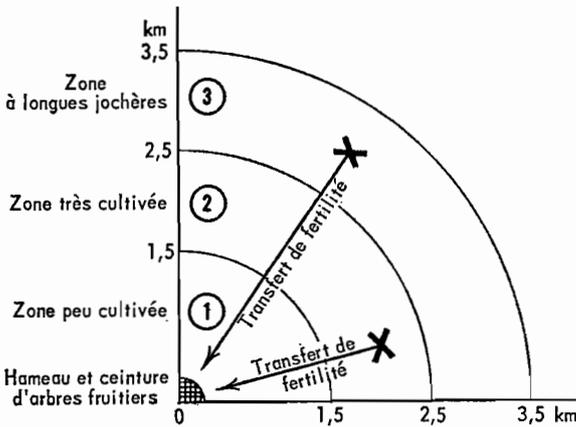


FIG. 61. — Répartition des zones culturelles.

culture » (Schlippe et Bathwell 1955, pp. 13-87). Il s'agit d'un « ordre qui... est le résultat d'une improvisation au jour le jour suivant la main-d'œuvre disponible, les semences, les outils et les conditions météorologiques » (nous avons vu les changements importants introduits d'une année à l'autre sur l'emplacement des défrichements par les irrégularités climatiques). Le même auteur emploie pour désigner ce système le terme « pseudo-rotation » parce qu'il « acquiert souvent une régularité suffisante pour qu'un observateur non prévenu y voie une rotation préméditée ». Il y aurait donc deux pseudo-rotations principales regroupant les trois types de champs qui utilisent la savane à l'état naturel ; une troisième que l'on peut assimiler à une sorte de sous-produit des premières, et une quatrième faisant évoluer autour des habitations de petits champs de buttes écobuées. En schématisant à l'extrême, on peut représenter le tout par la Figure 61, où les zones sont désignées par des chiffres¹. Si l'on fait varier une des données du problème, l'ensemble en subit évidemment le contrecoup. Une augmentation de la population obligeant à une réduction des temps de jachère se traduit par une extension de (2) aux dépens de (3) et par une confusion entre les deux. C'est ce qui s'est effectivement produit sur notre terrain d'enquête. La réponse à cette situation semble être une accentuation de la régularité des pseudo-rotations et une simplification dans les relations entre les types de champs. Sur le territoire du village de

1. Dans ce schéma, nous envisageons la question d'un point de vue théorique en reconstituant l'ensemble comme si l'habitat était groupé, alors que la Figure 62 montre au contraire une grande dispersion et que le champ de l'enquête comprend plusieurs villages regroupés au sein d'une unité politique traditionnelle, la terre (*ntsie*). Si nous avons procédé ainsi, c'est que cette dernière réalise un espace agricole fonctionnel, où le rassemblement des hameaux au centre en nébuleuse permet de dégager, au-delà, les espaces nécessaires aux divers types de culture, tandis que les rares exceptions à cette discipline ne paraissent autorisées qu'à la condition qu'elles ne viennent pas troubler l'harmonie de l'ensemble par la présence de troupeaux importants.

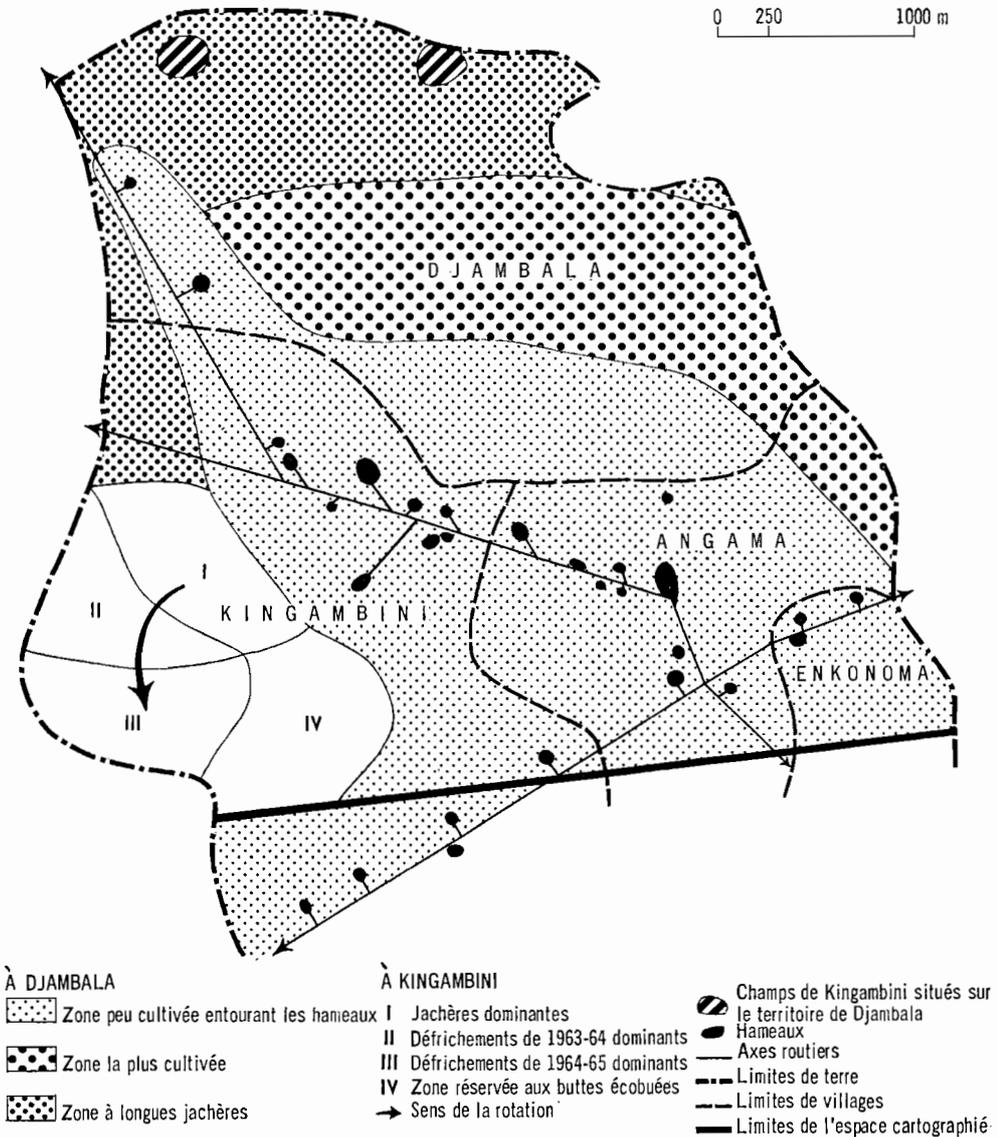


FIG. 62. — Zones de cultures et pseudo-rotations.

Kingambini (Fig. 62), les espaces utiles sont nettement insuffisants et divisés en secteurs dont le plus réduit est réservé aux buttes écobuées et aux *manzara*, le plus étendu aux champs d'arachide et de maïs (*bipa*). Ce compartimentage réduit momentanément les temps de jachère, mais ne fournit pas de solution à long terme, preuve en sont les champs de buttes écobuées que les femmes du village ont été contraintes d'ouvrir loin de chez elles, chez leurs voisines de Djambala, où la situation est

au contraire « normale » et les pseudo-rotations si peu régulières, qu'il est impossible d'en repérer le mécanisme sur un ou deux ans.

Les champs des hommes en forêt ont emprunté aux anciennes plantations de palmiers-raphia le nom du type de champs auquel ils donnent lieu : *mangunu*. Les principales spéculations sont le tabac et le haricot. Il n'y a qu'un cycle important de culture, d'octobre à janvier-février. Les hommes assurent le défrichage en saison sèche, individuellement ou par petits groupes de deux ou trois personnes. Le labour commence après les premières pluies ; effectué à la houe, il est dévolu aux femmes, ainsi que l'entretien (sarclages), les hommes s'occupant de la mise en pépinière du tabac et de sa transplantation, du semis et du tuteurage des haricots, et des récoltes. Les façons culturales sont tout naturellement empruntées à celles des champs de savane, avec construction de billons *mikala* régulièrement alignés et enfouissement en vert des herbes qui ont repoussé après le défrichage. Il n'y a pas d'associations de cultures, et les successions de cultures sont soumises au bon vouloir des hommes, inexpérimentés en ce domaine. On assiste ainsi, malgré un taux brut annuel modéré d'utilisation des sols (25 %, soit une culture tous les quatre ans), à des pratiques dévastatrices visant à prolonger au maximum la durée d'utilisation d'une même parcelle, de façon à éviter les grosses opérations de défrichage, nécessaires après de longues jachères. Le plus souvent le champ dure cinq ans, avec en tête trois cultures successives de tabac suivies de deux de haricots. La répétition d'une même culture sur dix ans ou plus est fréquente, d'où une dégradation définitive des forêts et une baisse continue des rendements. Enfin, le parcellaire est irrégulier, de dessin fantaisiste, et l'orientation traditionnelle n'est pas respectée.

Le contraste est donc grand entre les deux types d'exploitation du milieu, l'un conservateur et l'autre destructeur, l'un organisé et l'autre soumis au régime de l'initiative individuelle. Il se réalise ainsi sur le même terroir une opposition entre des agricultures radicalement différentes, et le phénomène qu'à très bien décrit R. Portères quand il écrit : « Incités à produire plus... les cultivateurs ont conservé la rotation culturale composite ancienne, et ont adjoint à leur activité une agriculture à succession monophytique intéressant... les produits d'exportation » (Portères 1952, p. 10). Et il ajoute : « Cette activité nouvelle s'inscrit souvent partiellement dans la rotation culturale traditionnelle », ce qui se confirme ici, les buttes écobuées vouées à la production du tabac local ayant été utilisées à celle de la variété importée par la S.E.I.T.A., et les haricots ayant pris place dans la succession des champs *bipa*.

Autrement dit, obligés par des contraintes extérieures à intensifier leur activité, les paysans koukouya ont réagi en parant au plus pressé. Ils ont tiré parti de leurs structures agraires en les aménageant quelque peu, mais ont surtout pensé trouver la solution dans l'utilisation du

capital mis en stock durant des générations sous la forme de bosquets « anthropiques » nés de la mobilité de l'habitat. Ils ont donc tenté de limiter les dégâts suivant une formule hybride employée très généralement ailleurs, et le problème s'est trouvé malheureusement compliqué pour eux par la répartition des occupations suivant le sexe. Il en résulte ce paradoxe que les cultures de rapport sont aux mains des hommes, complètement privés de traditions agraires et qui ne peuvent assumer la totalité des tâches. Le recours aux femmes pour les labours, nonobstant la somme de travail que celles-ci s'imposaient jusqu'ici pour obtenir des rendements acceptables, entraîne de graves perturbations dans l'ensemble du système. Il en découle une dégradation de l'ordre ancien, marquée par de petits détails significatifs comme la quasi-disparition de la culture de l'arachide sur les buttes carrées *bibuomo* et son remplacement par une culture à plat plus expéditive, et un décalage général dans le temps du calendrier agricole. La première période de semis (octobre-janvier) est en effet devenue très chargée, et le temps perdu se répercute tout au long de l'année. On sacrifie de la sorte des champs de maïs et de manioc en octobre, dans l'espoir d'avoir un peu de temps en janvier et février pour mettre en culture des *manzara* (champs de manioc), lesquels empêchent de faire à temps la récolte des arachides de premier et deuxième cycle, etc. Dans ce contexte on en vient presque à considérer comme une bénédiction les irrégularités climatiques qui limitent à peu près à un an sur deux les défrichements de saison sèche, et, partant, l'intensité des cultures de rapport — permettant ainsi de souffler un peu... Il va sans dire que le point de vue des responsables de l'agriculture n'est pas tout à fait le même, et qu'ils en viennent normalement à considérer qu'il n'y a pas moyen d'en sortir.

En fait, tout le mal vient de ce que l'on a implanté certaines cultures avec les « méthodes habituelles consistant à introduire des cultures de rapport et à laisser aux populations elles-mêmes le soin de résoudre les problèmes d'adaptation » (Schlippe et Bathwell 1955, p. 32) et ceci sans leur en fournir les moyens. L'exemple koukouya met par ailleurs bien en évidence l'enchevêtrement des différents éléments agricoles par des liens culturels, et la nécessité de « prévoir pour chaque innovation l'épreuve par rapport à l'ensemble auquel elle est censée s'incorporer » (Schlippe 1957, p. 870) pour être à même de contrôler son influence sur les structures en cause.

En ce qui concerne ces structures, on peut, d'un point de vue très général, dire en guise de conclusion — en réponse d'ailleurs à ce que voulait promouvoir Schlippe quand il écrivait : « Serait-il possible de distinguer les mêmes unités structurales de types spécifiques de cultures et de pseudo-rotations chez tous les cultivateurs... de la région tropicale humide ? » — que nous avons trouvé là l'un des témoins les plus achevés de ce genre de constructions agraires dites « primitives ». De bas en haut de l'édifice, tous les éléments sont en effet agrégés les uns aux autres par un réseau de relations. A une plante quelconque

correspond un degré précis de fertilité du sol (au demeurant modifié par une façon culturale particulière), une association de cultures où entrent d'autres plantes susceptibles d'être compatibles avec elle (le développement de l'une ne gênant pas celui des autres, et toutes ayant des exigences écologiques identiques), un (ou des) emplacement(s) déterminé(s) dans le calendrier agricole. A cette association de cultures se joignent une taille et des formes relativement standardisées des parcelles (relation d'ordre culturel). Avec l'adjonction d'une succession de cultures, on voit naître le type de champs. Celui-ci représente un stade intermédiaire d'organisation et, par son emploi, seul ou associé avec d'autres, il va prendre place dans l'espace et le temps, avec des jachères d'une durée donnée, sous forme de pseudo-rotations. Enfin, le regroupement de ces dernières forme le système agraire.

Bien entendu, les constructions en question ne sont pas le résultat d'une recherche rationnelle menée comme on le ferait avec un outillage mental scientifique, mais l'aboutissement d'un processus d'essais et d'erreurs façonné au cours du temps, et qui se poursuit¹. Les types de champs ont été créés ainsi, et ils constituent des cadres extrêmement commodes résumant les connaissances agricoles, fixant la façon dont chaque individu s'insère dans la production, facilitant enfin la transmission du savoir, qui ne peut se faire que par imitation. Finalement, un système agraire de cette sorte peut être défini comme un ensemble de structures associant les éléments résultant de l'action du milieu (sols, climats, végétation), de l'espace (répartition dans l'espace des structures), du temps, du niveau technique (outillage, cheptel), des contraintes sociales (rapports de production) — ensemble ordonné de telle sorte qu'il assure la sécurité maximum pour la survie du groupe, et l'efficacité maximum pour le développement des richesses nécessaires à la vie sociale² et aux rapports avec l'extérieur. De ce point de vue, notre terroir devient « un territoire d'une étendue et d'une complexité suffisantes pour permettre au niveau d'un groupe le fonctionnement du système de culture tel qu'il a pu être façonné à un moment donné ». Par-delà ces tentatives de définition on entrevoit une démarche possible pour dresser un inventaire des formes existantes et arriver de la sorte à classer les différents types d'exploitation du sol. Vue sous l'angle d'un réseau de relations, l'étude de ces derniers pourrait être ramenée à des problèmes de structure et serait susceptible d'être conduite avec plus d'efficacité.

1. Nous ne saurions dire quelle est la part de rituel qui est intervenue dans cette « codification » progressive. Elle doit être importante, comme en témoignent les petites plantes porte-bonheur mises au coin des champs d'arachides pour assurer une bonne levée de la plante (*liyuka*, *Kalanchoe* sp., crénacée), car malgré toute la science empirique, les échecs sont relativement fréquents, et toujours expliqués par l'intervention de puissances magiques qu'il vaut mieux prévenir.

2. Nous n'avons pas parlé de cet aspect de la production pourtant fort important, car il ne se voit guère dans l'agriculture féminine. Elle concerne surtout les plantations de palmiers-raphia, qui fournissent la matière première aux pagnes multicolores réservés aux chefs et à ceux qui étaient utilisés comme monnaie d'échange et au versement des compensations matrimoniales.

études rurales

revue trimestrielle
d'histoire, géographie, sociologie
et économie des campagnes

N° 37-38-39

Janvier-Septembre 1970

Sommaire

TERROIRS AFRICAINS ET MALGACHES

- P. PÉLISSIER et G. SAUTTER. Bilan et perspectives d'une recherche sur les terroirs africains et malgaches (1962-1969). 7
- E. BERNUS. Espace géographique et champs sociaux chez les Touareg Illabakan (République du Niger). 46
- H. BARRAL. Utilisation de l'espace et peuplement autour de la mare de Bangao (Haute-Volta). 65
- Ch. PRADEAU. Kokolibou (Haute-Volta) ou le pays Dagari à travers un terroir. 85
- A. LERICOLLAIS. La détérioration d'un terroir : Sob, en pays Sérèr (Sénégal). 113
- P. T. ROUAMBA. Terroirs en pays Mossi : à propos de Yaoghin (Haute-Volta). 129
- J.-P. LAHUEC. Une communauté évolutive mossi : Zaongho (Haute-Volta). 150

(Suite au verso.)

J.-P. GILG. Culture commerciale et discipline agraire : Dobadéné (Tchad).	173
J. BOULET. Un terroir de montagne en pays Mafa : Magoumaz (Cameroun du Nord).	198
A. HALLAIRE. Des montagnards en bordure de plaine : Hodogway (Cameroun du Nord).	212
J. HURAUULT. L'organisation du terroir dans les groupements Bamiléké.	232
L. STETKIEWICZ. Genèse et devenir d'un terroir surpeuplé : Kansérégé (Rwanda).	257
A. SCHWARTZ. Un terroir forestier de l'Ouest ivoirien : Ziombli. Analyse socio-économique.	266
M. AUGÉ. Tradition et conservatisme. Essai de lecture d'un terroir. Pays Alladian (Basse Côte-d'Ivoire).	281
J. CHAMPAUD. Mom (Cameroun) ou le refus de l'agriculture de plantation.	299
B. GUILLOT. Structures agraires koukouya (Congo-Brazzaville).	312
J. BONNEMAISON. Des riziculteurs d'altitude : Tsarahonenana, village de l'Ankaratra (Madagascar).	326
J.-P. RAISON. Paysage rural et démographie : Leimavo (nord du Betsileo, Madagascar).	345
M. BIED-CHARRETON. Contrastes naturels et diversité agraire aux environs de Betafo (Madagascar).	378
J.-Y. MARCHAL. Un exemple de colonisation agricole à Madagascar : Antanety-Ambohidava (sous-préfecture de Betafo).	397
M. DELENNE. Terroirs en gestation dans le Moyen-Ouest malgache.	410
J. WURTZ. Évolution des structures foncières entre 1900 et 1968 à Ambohiboanjo (Madagascar).	449
G. REMY. L'étude d'un terroir en zone soudanienne : l'exemple de Donsin (Haute-Volta).	480
Cl. SURROCA. Plantations spéculatives et cultures vivrières en pays Agni (Côte-d'Ivoire). Méthodes d'enquête en milieu forestier.	501

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Collections documentaires sur l'Afrique Noire 531

TABLE DES ILLUSTRATIONS

551

Collaborateurs du présent fascicule :

- P. PÉLISSIER, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris-Nanterre.
- G. SAUTTER, Directeur d'études à l'E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- E. BERNUS, Maître de recherches principal à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- H. BARRAL, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- Ch. PRADEAU, Professeur agrégé de géographie, Agen.
- A. LERICOLLAIS, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Dakar.
- P. T. ROUAMBA, Ambassadeur de Haute-Volta auprès des États-Unis d'Amérique et de l'Organisation des Nations-Unies, Washington.
- J.-P. LAHUEC, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- J.-P. GILG, Chef de travaux à l'E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- J. BOULET, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- A. HALLAIRE, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- J. HURAUULT, Ingénieur en Chef Géographe, Institut Géographique National, Paris.
- L. STETKIEWICZ, Licenciée ès lettres, E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- A. SCHWARTZ, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Abidjan.
- M. AUGÉ, Agrégé de l'Université, Directeur de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- J. CHAMPAUD, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- B. GUILLOT, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Brazzaville.
- J. BONNEMAISON, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Nouméa.
- J.-P. RAISON, Agrégé de l'Université, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- M. BIED-CHARRETON, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- J.-Y. MARCHAL, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- M. DELENNE, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- J. WURTZ, Chargée de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- G. REMY, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- Cl. SURROCA, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.